

INFORMER :
UNE CONDUITE DÉLIBÉRÉE

de l'usage stratégique des événements

Harvey MOLOTCH
Marilyn LESTER

Tout le monde a besoin d'informations. Dans la vie de tous les jours, les actualités nous apprennent ce dont nous ne faisons pas directement l'expérience, rendant ainsi observables et significatifs des faits autrement lointains. Par ailleurs, nous nous mettons les uns les autres au courant de nouvelles diverses. Même si ceux dont l'information est le métier (reporters, secrétaires de rédaction, éditeurs de presse, typographes, etc.) ont des besoins accrus en informations, tous les individus, de par la façon dont ils observent ce qu'ils croient être un monde donné d'avance et en rendent compte, fabriquent quotidiennement des informations.

Les informations sont donc le résultat de ce besoin invariant de comptes rendus de l'inobservé, de cette aptitude à mettre autrui au courant, et du travail des professionnels des médias. Cet article tente de comprendre les relations entre divers types de besoins d'informations, et de montrer comment les besoins d'informations de personnes situées différemment par rapport à l'organisation du travail d'information produisent la « connaissance » sociale et politique des publics (1).

BASES THÉORIQUES

Les humains prévoient et planifient (2). L'expérience d'un sociologue soigné dans

un sanatorium (3) nous enseigne que même si – du point de vue d'un observateur extérieur – rien ne « se passe vraiment » et qu'il n'y a pas de « raison réelle » pour élaborer des calendriers, évaluer le temps ou prévoir l'avenir, les gens n'en fournissent pas moins des comptes rendus (*accounts*) d'activités qui rendent ces activités observables au titre de faits (*happenings*) réels et bien répertoriés. De manière analogue à ce qui se produit lors de la création d'un univers spatial pourvu de sens, ces faits sont utilisés comme points de repère temporels pour ordonner un passé et un futur.

Passés et futurs sont construits et reconstruits, en un processus continu de routines quotidiennes. Lors de telles constructions, un nombre infini d'activités disponibles ne font l'objet d'aucune attention ; seules quelques-unes accèdent au rang d'observables créés. Ces dernières deviennent des ressources – disponibles en fonction des besoins pratiques – pour fractionner, délimiter et façonner l'histoire d'une vie, l'histoire en général et l'avenir.

Nous ne partons pas ici de l'idée qu'il s'agirait d'une sélection faite à partir d'un ensemble fini de choses qui se seraient « réellement passées quelque part » : pour nous, ces phénomènes ne sont nullement analogues à la perception sélective du monde physique. Nous proposons, à la suite de Garfinkel (4) et d'autres, que ce qui « se passe vraiment » est ce à quoi les gens prêtent attention. Nous rejoignons ainsi la description par Zimmerman et Pollner du travail « d'assemblage du corpus contingent » :

« En employant le terme corpus contingent (occasioned corpus), nous souhaitons souligner que les caractéristiques des activités socialement organisées sont des

* On trouvera ici pour la première fois une traduction intégrale de ce texte qui avait déjà été publié en français dans une version allégée.

(1) Le terme « public » sera utilisé tout au long de ce texte dans le sens que lui a donné John Dewey : un groupement politique d'individus, qui doit son existence en tant qu'unité sociale à la reconnaissance mutuelle de problèmes communs auxquels des solutions communes devraient être recherchées. L'information ne s'adresse donc pas simplement aux publics, elle les crée. Voir DEWEY, 1927.

(2) MILLER *et al.*, 1960.

(3) ROTH, 1963.

(4) GARFINKEL, 1967.

accomplissements particuliers, contingents du travail de production et de reconnaissance des participants à l'activité [...] Le corpus contingent est dépourvu d'éléments réguliers ; autrement dit, il ne consiste pas en une collection stable d'éléments. Son travail d'assemblage est un processus permanent d'ajout et de retrait d'éléments, et non la simple extraction ou récupération située d'un sous-ensemble d'éléments à partir d'un ensemble plus vaste dépassant le cadre particulier dans lequel ce travail s'effectue » (5).

Passés et futurs ne sont donc pas accomplis une fois pour toutes, de nouvelles « additions » venant juste enjoliver un « tout » bien établi. Chaque fait nouveau réinforme tous les précédents, et tire à son tour son sens du contexte dans lequel il est placé.

Nous emploierons le terme *occurrences* pour désigner des faits connus ; une occurrence peut être indéfiniment subdivisée et développée en faits occurrences et supplémentaires. Les occurrences « importantes » sont celles qui sont particulièrement utiles pour marquer le temps. Les Américains font à cette fin largement usage, dans leur vie privée, de rites de passages tels qu'anniversaires, obtention d'un emploi, promotions, déménagements et décès. Suivant le contexte, d'autres occurrences peuvent remplir la même fonction (ex. : la date où l'on a peint la maison, le jour de l'arrestation du fils de la famille, l'année où la récolte a été mauvaise). Un *événement* est une occurrence employée à de telles fins de manière créative. Chaque occurrence ainsi utilisée se trouve, dans une certaine mesure, réifiée : elle devient un objet du monde social (6), disponible à titre de ressource pour construire des événements ultérieurs.

CONSTRUIRE DES ÉVÉNEMENTS

Les activités quotidiennes de constitution d'événements sont guidées par les buts immédiats de chacun. A ce stade, une analogie très simpliste avec la production de faits dans le monde physique sera peut-être utile. Les individus « voient » des chaises quand ils entrent dans une pièce à cause du besoin récurrent de s'asseoir. Les sociologues « voient » parfois en la religion une variable explicative dans leurs données parce qu'il arrive que cela « marche ». Qu'un processus analogue se vérifie en matière de création de repères temporels signifie que les occurrences *deviennent des événements* en fonction de leur utilité pour un individu qui s'efforce, à un moment particulier, d'ordonner son expérience (7). Cependant, cette création de repères temporels varie au cours du temps. Chaque fois que se manifeste un besoin de découper temporellement la réalité, la raison de le faire conditionne le type de découpage qui sera effectué. Les événements peuvent donc, dans une certaine mesure, persister, mais ils ne sont pas intrinsèquement durables. Chaque occurrence constitue une ressource potentielle pour construire un événement, et la longévité de l'événement ainsi construit est en permanence tributaire des objectifs du moment.

Les collectivités humaines – communautés, clans, sociétés, civilisations – semblent de même créer (ou avoir créé à leur usage) des démarcations temporelles présumées être partagées par tous ceux qui sont considérés et se considèrent eux-mêmes comme des membres compétents de leur collectivité (8). Nous adopterons l'expression *temps public* pour représenter cette dimension de la vie collective qui permet aux communautés humaines d'en arriver à posséder un passé, un présent et

(5) ZIMMERMAN et POLLNER, 1970, pp. 94-97.

(6) Cf. APPELBAUM, 1973.

(7) Schutz établit un parallèle analogue entre l'univers spatial et l'univers temporel qui constituent l'attitude naturelle de la vie de tous les jours (cf. SCHUTZ, 1971, vol. 1, II^e partie).

(8) Comme nous l'avons laissé entendre plus haut, alors que les membres présumant que les significations sont partagées, nous considérons ce partage comme une autre caractéristique accomplie du processus de création d'événements.

un futur structurés, dont la perception est supposée être partagée. De même que l'histoire d'une vie individuelle a pour éléments de base des événements privés, de même le temps public se constitue au moyen d'événements publics. Ainsi, la teneur de la conception qu'un individu se fait de l'histoire et de l'avenir de sa collectivité finit par dépendre des processus de construction des événements publics comme ressources pour la discussion des affaires publiques. Le travail des historiens, journalistes, sociologues et spécialistes en sciences politiques aide à accomplir cette tâche pour différents publics en fournissant aux citoyens une gamme d'occurrences à partir desquelles se construire une notion du temps public.

Dans la mesure où les individus, les collectivités, ont des buts différents, enracinés dans des biographies, des statuts, des cultures, des origines de classe et des situations spécifiques dissemblables, ils utiliseront les occurrences de manières différentes, et parfois même concurrentes. Un *problème* (*issue*) surgit lorsqu'existent au moins deux usages rivaux, impliquant au moins deux groupes ayant accès aux mécanismes de création d'événements. Pour les questions publiques, ces mécanismes sont les *mass media*.

Des objectifs immédiats en conflit aboutissent à des comptes rendus concurrents de ce qui s'est passé ou, ce qui est une variante de la même question, à des débats pour décider si quelque chose de réellement significatif s'est ou non produit. C'est dans ces conditions qu'un problème naît, qu'il s'agisse d'une « affaire » ou d'une « controverse ». Le trentième anniversaire ou le treizième, la ménopause ou la signature d'un bail, feront ainsi problème s'il existe des interprétations concurrentes de ce qui est vraiment arrivé. En d'autres termes, la nature de l'occurrence est l'objet d'une lutte, qui implique des intérêts divergents quant à une conclusion donnée. Actuellement, par exemple, on débat beaucoup pour savoir si la ménopause représente un « véritable » événement. Les mouvements de libération des femmes affirment que, bien qu'il s'agisse

d'une occurrence, de quelque chose qui arrive, « tout simplement », ce n'est pas un événement ; cela ne devrait pas servir, pour l'entourage, de repère chronologique dont certaines *conséquences* (par exemple : il ne faut pas confier aux femmes de responsabilités importantes) *devraient découler* ; d'autres (habituellement des hommes) affirment le contraire, et ces différentes interprétations (*accounts*) du sens du fait concerné (à savoir, s'agit-il ou non d'un événement ?) font problème.

Des processus analogues sont à l'œuvre dans tous les problèmes de société et débats publics. On se demande, par exemple, si le « massacre de My Lai » s'est « vraiment » produit ou s'il s'agissait « seulement » d'une expédition de routine. Le choix opéré entre plusieurs versions détermine la nature de l'occurrence ; il détermine aussi jusqu'à quel point celle-ci était suffisamment extraordinaire pour servir à réordonner des faits et événements passés, à modifier des priorités ou à prendre des décisions. Tout problème public met en jeu une semblable lutte autour d'une occurrence, et des intérêts similaires quant au résultat : les lobbyistes d'ITT ont-ils envoyé cette fameuse note comme indiqué ? Le taux de criminalité est-il si élevé que « l'on ne peut plus se promener dans la rue » ? La présence d'un problème prouve l'existence de *besoins d'événements* concurrents par rapport à une occurrence donnée. Du reste, le problème lui-même peut parfois faire l'objet d'une controverse. Un homme politique peut ainsi accuser ses opposants d'avoir créé de toutes pièces un « faux problème » (*phony issue*) pour détourner l'attention des électeurs du « vrai problème » (*real issue*). Dans ces cas, la controverse sur la controverse devient un événement.

Le travail de promotion d'occurrences au rang d'événements publics dérive des besoins en événements de ceux qui assurent cette promotion. A l'inverse de ce qui se produit pour les événements privés, ce travail comporte la création d'une expérience pour un grand nombre de gens. Cet impact public potentiel signifie que l'effet multiplicateur social du travail de ceux qui pro-

duisent de l'information pour des publics est bien plus grand que celui des personnes qui en font pour elles-mêmes et pour leurs associés directs. Bien qu'on retrouve à l'origine de tous les événements – qu'ils soient publics ou privés – des processus et des distinctions analogues, l'impact supérieur des événements publics nous conduit à centrer notre propos sur eux.

LA CARRIÈRE DES ÉVÉNEMENTS PUBLICS

Au cours de la carrière-type d'un événement public, une occurrence passe à travers une série d'instances (*agencies*), individuelles ou collectives, dont chacune contribue à construire, via un ensemble distinctif de routines organisationnelles, ce que l'événement *finira par être*, en utilisant comme ressources le travail des intermédiaires qui sont intervenus en amont et en anticipant ce que les instances ultérieures « pourraient en faire » (9).

Pour plus de simplicité, nous considérons les événements comme constitués par trois instances principales (10). Premièrement, il y a les *promoteurs d'informations*, ces individus qui, avec leurs associés (ex. : le président Nixon, le porte-parole de la Maison Blanche ; Kuntzler, son porte-parole ; un homme qui a vu une soucoupe volante), identifient (et rendent donc observable) une occurrence comme étant, dans un certain domaine et pour une raison ou une autre, extraordinaire et digne d'intérêt pour autrui. Deuxièmement, il y a les *assembleurs d'informations* (journalistes, rédacteurs et rédacteurs en chef) qui, travaillant à partir des matériaux fournis par

les promoteurs, transforment en événements publics un ensemble – perçu comme fini – d'occurrences mises en avant, en les diffusant par voie de presse ou sur les ondes. Enfin, il y a les *consommateurs d'informations* (les lecteurs, par exemple) qui, de même, prêtent attention à certaines occurrences que les médias ont portées à leur connaissance, et créent par là même dans leur propre esprit un sens du temps public. Chaque intermédiaire successif se livre essentiellement au même type de travail de construction, fondé sur des objectifs immédiats qui déterminent des besoins donnés en événements. Mais le travail effectué à chaque stade ferme ou inhibe un grand nombre de possibilités de création d'événements. C'est dans cette fermeture de possibilités que réside le pouvoir inhérent au travail d'information et à toutes les activités de compte rendu.

Nous allons maintenant passer à un examen détaillé du travail effectué par chaque instance, et des implications de celui-ci en termes de pouvoir.

Promouvoir

Il existe des intérêts à promouvoir certaines occurrences pour l'usage public, tout comme des intérêts à éviter que certaines occurrences ne deviennent des événements publics. Par « promouvoir », nous entendons simplement qu'un acteur, en s'occupant d'une occurrence, contribue à la faire connaître à d'autres. Dans certains cas, cette promotion peut être directe, grossière et patente, comme dans le travail de relations publiques (11) ou dans des activités ouvertement politiques (conférence de presse d'un candidat, par

(9) CICOUREL (1968) développe une thèse analogue à propos de délinquance juvénile. Un délinquant est constitué par un ensemble de descriptions (*accounts*) produites par une série d'instances de maintien de l'ordre motivées par le besoin d'apparaître rationnelles aux yeux des autres membres du système de traitement. Les activités de n'importe quel jeune vont être jugées (par le biais d'un travail de compte rendu – *accounting work*) selon leur degré de conformité à la loi. Un délinquant est donc le produit d'une chaîne d'organismes de traitement qui ont besoin de faire un travail-qualifié-à-toutes-fins-utiles. Autrement dit, ce que l'acte, la personne (ou l'événement) « est réellement » correspond à la manière dont il est envisagé tout au long du travail pratique des membres de ces instances. Ce point de vue s'écarte fondamentalement de la théorie du *gate keeper* qui, concernant le travail de l'information, considère le fait lui-même comme façonné par une série de fabricants de nouvelles (cf. SHIBUTANI, 1966). Pour une discussion du *gate keeping*, voir WHITE, 1965, et GIEBER, 1964.

(10) Ces instances, telles qu'elles sont présentées ici, sont globalement en conformité avec les six « éléments de base » d'Holsti : source, processus d'encodage, message, canal de transmission, récepteur, processus de décodage.

(11) Cf. BOORSTIN, 1961.

exemple). Dans d'autres cas, le travail de promotion profite moins grossièrement à l'intéressé, comme lorsqu'un citoyen tente de sensibiliser l'opinion à un danger pour la santé. Le plus souvent, ce travail de promotion tourne autour de l'activité du promoteur, lequel l'accomplit – comme toute activité sociale – avec en tête ses usages potentiels prospectifs et rétrospectifs. On tient ainsi des conférences de presse en vue des bénéfices que leur impact sur le public est censé assurer, et les manifestations de protestation sont identiquement conçues pour être sélectionnées en tant qu'événements (12). De même, le comment-ce-sera-exploité et le de-quoi-ils-agissait-vraiment-depuis-le-début représentent deux composantes essentielles de toute décision de bombarder le Nord Viêt-nam (incluant, par exemple, son aptitude à être démentie). En effet, dans notre langage, faire et promouvoir participent du même processus ; c'est au demeurant la carrière de l'occurrence qui constituera, en définitive, ce qui a été « fait ». C'est dire que, si le bombardement ne reçoit pas une large couverture médiatique ou est présenté comme un « bombardement de cibles militaires sélectionnées », la nature de l'acte lui-même, du point de vue de l'agent (Nixon), différera radicalement du résultat qu'aurait une couverture importante et étendue stipulant « des bombardements massifs sans discrimination ». Réfléchir aux couvertures possibles fait partie du travail de ceux qui « font » l'information, et est essentiel à toute création efficace d'événements (13).

Si les promoteurs mettent souvent en avant des occurrences dont ils sont personnellement responsables, ils ont aussi leurs entrées (dans certaines limites) pour promouvoir les activités d'autres agents – y compris celles d'individus dont les objectifs sont opposés aux leurs. Un candidat peut ainsi « exposer » le travail malhonnête d'un rival politique, ou s'attribuer le mérite de ses conséquences bénéfiques. De manière analogue, Richard Nixon a pu rendre publiques des lettres de mères de prisonniers de guerre américains, écrites à titre de messages privés, et que leurs auteurs n'avaient peut-être pas envisagées comme des événements publics. Toute la richesse et l'ironie de la vie politique proviennent d'une compétition habile et débri-dée entre des personnalités ayant accès aux médias et qui tentent de mobiliser des occurrences comme ressources pour leur travail de construction d'expérience.

Assembler

La seconde instance du processus de création d'événements publics est formée par le personnel des médias. Dans l'optique de ces professionnels, un nombre fini de choses « se passent réellement », parmi lesquelles il convient de sélectionner les plus extraordinaires, intéressantes ou importantes. Leur travail comporte la « vérification » des nouvelles pour voir si celles-ci sont dignes d'intérêt, tâche qui peut représenter aussi bien des mois d'enquête qu'une brève introspection ou une rapide concertation avec un collègue. La concep-

(12) Cf. MYERHOFF, 1972.

(13) La mention de déclarations politiques de personnalités publiques a soulevé le problème du *mensonge* auprès de lecteurs de versions antérieures de cet article. Fondé sur le principe que la création d'événements a toujours pour cause des buts limités par le contexte, notre schéma n'opère pas de distinction objective entre dire quelque chose de vrai ou quelque chose de faux. Pour nous, un mensonge est une signification produite (*accomplished*) en vue d'objectifs immédiats, y compris ceux qui sont liés à l'obligation de contact avec autrui. Dans notre optique, un mensonge se distingue par le fait qu'une autre partie en présence (observateur) y voit une manœuvre délibérée pour parvenir à une fin, accomplie sans tenir compte des conditions d'une réalité objective supposée. Ce manque supposé de correspondance avec la réalité est typiquement invoqué quand l'autre partie a des objectifs contraires à ceux du menteur. Les mensonges sont donc créés, comme toutes les significations, parce que l'autre partie en présence les « cherche ». Quand un menteur est « pris », autrement dit, quand il ne peut convaincre les autres que la version qu'il avance correspond à une réalité objective, il tente de gérer la situation en : a) prouvant que l'autre partie était en fait à la recherche d'un mensonge, qu'elle a pincé ou a fait une montagne d'un rien ; ou b) minimisant l'effet de l'hypothèse d'objectivité en revendiquant, de manière sélective, une ambiguïté inhérente au cas présent, comme l'expriment les affirmations : « tout dépend de la manière dont on regarde les choses » ou « si vous saviez ce que je savais à l'époque, vous verriez que cela correspond vraiment à ce qu'est, en pratique, la réalité véritablement pertinente ». La revendication sélective d'un monde subjectif devient ainsi une ressource comme une autre.

tion type du rôle des médias est donc – dans les sociétés occidentales, officiellement dépourvues de censure, du moins – que ceux-ci remplissent une fonction de rapporteurs-reflets-indicateurs d'une réalité objective « extérieure », composée d'événements qui surviennent dans le monde et dont l'« importance » peut être connue. Armé de temps et d'argent, un spécialiste doté de « flair journalistique » sera conduit à des occurrences qui révèlent effectivement cette réalité. Toute entorse à cet idéal tend à être traitée comme un « biais » ou quelque autre phénomène pathologique.

Avancer l'idée que les besoins en informations des assembleurs eux-mêmes contribuent à la constitution des événements publics, c'est aussi souligner l'importance des activités organisationnelles à travers lesquelles les informations sont produites. Divers aspects des médias – leur nature en tant qu'organisation formelle, leurs routines pour accomplir le travail dans les salles de rédaction, leurs schémas d'évolution de carrière pour un groupe de professionnels et leur caractère d'institutions à but lucratif – finissent par se retrouver tous inextricablement et réflexivement liés au contenu des informations publiées (14). Les besoins d'événements que les organismes d'information suscitent chez les assembleurs de nouvelles diffèrent de ceux des promoteurs d'occurrences en proportion exacte de l'indépendance du rôle institutionnellement joué par les médias dans la fabrication d'informations. Dès lors, comment le travail de construction des médias s'accorde-t-il ou entre-t-il en conflit avec celui des promoteurs ? Les objectifs immédiats des assembleurs, suivant qu'ils contrastent ou coïncident avec ceux des différents types de promoteurs, détermineront les réponses à cette question.

Des promoteurs puissants peuvent tenter d'accroître la correspondance entre leurs propres besoins d'événements et ceux des assembleurs en faisant pression sur les médias afin que ceux-ci modifient leurs procédures de travail habituelles. Les sanc-

tions exercées par ces acteurs puissants pour contrôler le travail des médias peuvent être directes et brutales (discours menaçants, boycotts publicitaires, procès antitrust contre des personnalités de la radio ou de la télévision) ou plus subtiles (prix décernés à des journalistes et encouragement – au moyen d'interviews, de fuites et de conférences de presse régulières – de routines journalistiques qui paralysent l'investigation, l'expérimentation et les déviations). Ainsi, par exemple, tous les *networks* de la télévision américaine ont abandonné leur habitude « d'analyser instantanément » les discours présidentiels, en réaction, supposons-nous, à des pressions de la Maison Blanche. Ce qui pourrait bien devenir un « canon professionnel » journalistique aura eu pour fondement historique une tentative des détenteurs de la puissance institutionnelle pour entretenir leur hégémonie idéologique. Dans ce cas, les besoins en événements des assembleurs en viennent à ressembler de très près à ceux des promoteurs qui influent sur les routines de travail journalistiques.

Dans les sociétés dotées d'une presse officiellement contrôlée, cette relation essentielle entre promoteurs et assembleurs d'informations est moins voilée. Dans ces sociétés, les médias sont organisés pour servir des fins plus larges (comme la création de l'homme socialiste ou le maintien d'un régime donné). La validité tend donc à être assimilée à l'utilité. L'avancement professionnel et la survie de chacun dépendent sans doute alors de l'appétitude à faire cadrer son « flair journalistique » avec les conceptions de ses chefs quant à l'objectif social général et donc à l'utilité d'une occurrence donnée.

Étant donné que les conceptions occidentales de l'information reposent sur l'hypothèse qu'il existe une réalité-extérieure-susceptible-d'être-décrite, les productions de tout système qui nie ces prémisses sont qualifiées de « propagande ». Dans l'esprit d'un Occidental, la distinction entre informations et propagande réside donc dans les

(14) BREED (1955), GIEBER (1964, 1956) et TUCHMAN (1972a, 1972b, 1973) ont fourni d'importants aperçus sur les processus d'assemblage.

présupposés censés présider au travail des assembleurs : ceux qui ont des objectifs déterminés produisent de la propagande ; ceux dont l'unique but est de refléter la réalité produisent de l'information.

Comme l'a soutenu Tuchman (15), l'hypothèse de l'existence d'une réalité objective permet aux producteurs d'informations occidentaux de disposer en permanence, à tous les niveaux, d'une explication (*account*) toute prête de leurs activités – à savoir : ils rapportent (ou, du moins, ils font de leur mieux pour rapporter) ce qui se passe. Mais il ne faut pas laisser ce genre d'autodéfinition par les praticiens occulter le caractère stratégique du travail médiatique. En réalité, cette autodéfinition fait elle-même, en tant qu'explication, partie des activités organisationnelles via lesquelles le travail d'information s'effectue. En choisissant de suspendre la croyance en une aptitude à révéler « ce qui s'est vraiment passé » (16), on rend manifestes les similitudes fondamentales entre toute fabrication d'informations, quel que soit son contexte social ou politique.

A l'Ouest comme à l'Est, il existe des parallèles entre les besoins en événements des assembleurs et ceux des promoteurs. Ces parallèles ne résultent pas nécessairement de complots, de conspirations, de « trahisons » ni même d'alliances idéologiques (17). Sans ignorer celles-ci, nous sommes surtout intrigués par le cas d'informations issues des besoins parallèles de promoteurs et d'assembleurs qui surgissent pour des raisons différentes. Bien qu'ils ne soient pas forcément conscients des implications de leurs efforts réciproques, ces agents parviennent, d'une façon ou d'une autre, à donner naissance à un produit qui privilégie les besoins en événements de certains groupes sociaux tout en défavorisant ceux des autres.

15) TUCHMAN, 1972.

16) WILSON, 1970.

17) A.J. LIEBLING (1947) fournit des anecdotes illustrant la survenue de tels complots et les ruses qui s'y rattachent. Voir aussi la quasi-totalité des numéros du *Chicago Journalism Review* ou (*More*) : *A Journalism Review*, ou CIRINO, 1970.

18) Suivant la leçon ethnométhodologique, nous nous sommes jusqu'ici efforcés de suspendre notre croyance en un ordre normatif. Toutefois, pour étendre notre analyse à une approche des actualités utile en termes de sens commun, et pour fournir des outils de description concis en vue d'un travail ordinaire, pratique, nous adopterons dans cette partie de l'article « l'attitude de la vie courante ».

Consommer

Inondés par la production écrite et audiovisuelle des médias, les membres des publics se livrent au même genre d'activité de constitution que les assembleurs d'informations. Un mélange résiduel d'éléments biographiques, de matériaux antérieurs fournis par les médias et de contexte présent façonne le travail de construction d'événements des consommateurs. Ceux-ci recourent à des procédures analogues à celles des promoteurs et des assembleurs, mais à deux importantes différences près : le stock d'occurrences disponibles à titre de ressources a été drastiquement réduit au cours du travail des autres instances et, contrairement aux assembleurs, les consommateurs ne disposent habituellement d'aucune base institutionnelle à partir de laquelle diffuser le produit de leurs élaborations.

UNE TYPOLOGIE DES ÉVÉNEMENTS PUBLICS

Malgré la similarité globale entre les méthodes de fabrication d'informations des individus et celles des organisations, il nous paraît utile de décrire quelques différences substantielles dans les manières dont des occurrences peuvent être promues au rang d'événements publics (18).

En recourant à cette typologie, nous obligeons les données à cadrer avec des types idéaux. Par conséquent, tout événement qu'on pourrait tirer de la une d'un journal en guise d'illustration risque de sembler contenir des traits de chacun des types. De même, la catégorie dans laquelle un événement quelconque « rentre » est susceptible de changer à la suite d'une modification de ses caractéristiques ou de ses schémas d'interprétation, qui peut entraîner une révision de ce qui s'est « vraiment passé ».

Nous opérons une distinction entre les événements en fonction des circonstances du travail de promotion qui les a fait connaître aux publics. Les réponses à deux questions qu'on peut poser à propos de tout événement fournissent ainsi la base de notre typologie. Premièrement : le fait sous-jacent est-il le fruit d'une activité humaine intentionnelle, ou involontaire ? Et deuxièmement : l'individu ou le groupe qui s'efforce de transformer ce fait en événement apparaîtrait-il comme le même que celui qui a initialement accompli ce qui sert de point de départ à l'événement ? La pertinence de ces questions ressortira plus clairement au fil de la description de chaque type.

Événements de routine

Les événements de routine se distinguent par deux caractéristiques : les faits sous-jacents sur lesquels ils sont a priori fondés sont des accomplissements délibérés, et les individus qui sont à l'initiative de ces faits (nous les nommerons « effecteurs ») sont aussi ceux qui les promeuvent au rang d'événements. L'événement de routine prototypique est la conférence de presse, mais la grande majorité des nouvelles qui paraissent dans la presse quotidienne tombent également dans cette catégorie. C'est précisément cette fréquence qui justifie le qualificatif de « routine » (19).

Il est parfois difficile d'établir si un promoteur donné est « le même » que l'effecteur. Ainsi, il est clair que si le porte-parole de la Maison Blanche fait la promotion du voyage du président Nixon en Chine ou en Russie, l'effecteur (Nixon) et le promoteur (le porte-parole) peuvent, en pratique, être considérés comme identiques. En revanche, si Nixon lit à la télévision une lettre qui lui a été adressée par une femme de prisonnier de guerre, le degré d'identité entre Nixon – le promo-

teur – et la femme du prisonnier de guerre, en tant qu'effectrice, est moins clair. Dans la mesure où l'on peut supposer que leurs buts sont les mêmes (attirer l'attention du public sur les prisonniers de guerre et/ou obtenir un soutien pour la guerre), le promoteur et l'agent peuvent être réputés identiques et on peut classer la lettre, en tant qu'événement public, dans les événements de routine. Mais, bien sûr, il se peut aussi que Nixon souhaite attirer l'attention sur les prisonniers de guerre pour d'autres motifs à plus long terme (« ultérieurs »), qui ne sont nullement partagés par la femme du prisonnier de guerre. Dans ce cas, Nixon ne se borne plus à utiliser sa position pour servir les besoins en événements publics de l'effectrice, mais privilégie pour son propre compte une nouvelle occurrence, qu'il promet en tant qu'événement public. Une fois qu'on a repéré ce type de travail de construction, la « nouvelle » occurrence est analytiquement identique à n'importe quelle autre.

Si tous les événements de routine partagent certaines caractéristiques, l'élucidation de ces dernières ne nous dit pas ce qui assure le succès d'un événement de ce genre. Chaque jour, une multitude d'activités visent à créer des événements de routine mais, pour qu'un événement public en résulte, ces intentions doivent venir compléter le travail assuré par les assembleurs d'informations. Le succès d'un événement de routine potentiel dépend ainsi de la définition adoptée par l'assembleur d'une occurrence propre à constituer une « histoire ». Autrement dit, ceux qui cherchent à créer des événements publics en promouvant leurs activités (leurs occurrences) doivent avoir accès à cette deuxième étape de la création d'événements. Eu égard à cette accessibilité, diverses sous-catégories d'événements de routine peuvent être envisagées :

(19) Dans une typologie d'événements analogue, MANELA (1971) traite les événements comme des phénomènes objectifs classés en fonction de la manière plus ou moins efficace dont ils s'adaptent aux règles et routines de l'organisation formelle en vigueur.

- (a) les événements dont les promoteurs ont *habituellement* accès aux assembleurs d'informations ;
- (b) ceux dont les promoteurs s'efforcent de *perturber* l'accès routinier d'autres agents aux assembleurs, afin de créer leurs propres événements ;
- (c) ceux où l'accès est assuré par le fait que les promoteurs et les assembleurs d'informations sont *les mêmes*.

(a) *Accès habituel*. Comme l'expression l'indique, l'accès habituel existe lorsqu'un individu ou un groupe est situé de façon telle que ses propres besoins en événements coïncident de façon routinière avec les activités d'information des professionnels des médias. Ainsi, par exemple, le président des États-Unis est toujours censé dire des choses « importantes ». Cette « importance » est réputée aller de soi, et un reporter de Washington qui agirait en fonction d'un avis contraire perdrait sans doute son travail. Aux États-Unis, l'accès habituel est grosso modo limité aux membres des hautes sphères gouvernementales, aux principales figures du monde des affaires et, dans une moindre mesure, à certains représentants des professions artistiques et du spectacle (20). Ces personnalités, celles de la vie politique surtout, doivent veiller à préserver leurs tribunes et à organiser les informations de telle sorte que leurs objectifs ne pâtissent pas de la compétition permanente en cours pour créer des publics. Cette compétition peut impliquer des luttes occasionnelles avec d'autres personnalités influentes, ou bien avec des groupes insurgés qui tentent de proposer des expériences publiques différentes. En dépit de cette compétition intra- ou intergroupes, l'accès habituel est généralement réservé à des personnes extrêmement riches, ou qui détiennent d'autres sources institutionnelles de pouvoir. Ce pouvoir est en effet à la fois un résultat de l'accès habituel et une cause permanente de cet accès. L'accès systématique aux médias est une des sources majeures et un des principaux supports des relations de pouvoir existantes.

La fonction de l'accès habituel est bien illustrée par un événement de routine tel que « l'inspection » par Richard Nixon de la plage de Santa Barbara après la désastreuse marée noire de 1969 (21). On a décrit Nixon descendant de son hélicoptère sur la plage et « inspectant » le sable sous ses pieds. Il va sans dire que ses talentueux assistants auraient pu faire l'inspection à sa place. De plus, Nixon n'a pas les compétences scientifiques requises pour « inspecter » des plages. Cette activité constituait une tentative pour créer un événement afin d'informer le public américain que Richard Nixon se souciait personnellement de la présence de pétrole sur les plages. Ses efforts d'inspection visaient à montrer au public que les plages étaient en fait propres. Quand Fidel Castro visite un hôpital ou quand Mao va voir un générateur, une dynamique similaire est à l'œuvre. Lorsque ce type d'occurrence se transforme en événement public réussi, les résultats apparaissent proches de ceux initialement envisagés par l'effecteur/promoteur.

Bien que les assembleurs d'informations partent communément du principe que les détenteurs d'une autorité officielle sont ceux qui méritent le plus qu'on parle d'eux (22), d'autres individus et groupes se trouvent parfois en situation de générer des événements. Cependant, alors que l'accès aux médias du président des États-Unis persiste à tout moment et quel que soit le thème, l'accès d'autres agents – comme les porte-parole de la jeunesse, ou des mouvements pour les droits des femmes et les droits civils – varie en fonction du temps et des lieux (23). C'est pourquoi l'événement de routine idéal-typique est la

(20) TUCHMAN, 1972b.

(21) Cf. MOLOTCH, 1970.

(22) TUCHMAN, 1972b.

(23) Cf. MOLOTCH et LESTER, 1975.

création d'une expérience publique par ceux à qui leurs positions garantissent la possibilité d'un accès permanent pour affirmer l'importance et le statut factuel de « leurs » occurrences.

(b) *Accès perturbateur*. Ceux qui n'ont pas habituellement accès à la fabrication d'événements mais qui souhaitent contribuer à l'expérience publique finissent souvent par s'en remettre à la perturbation (24). Ils doivent « créer l'événement » en court-circuitant, d'une manière ou d'une autre, les arrangements en vigueur concernant l'élaboration d'informations, en suscitant la surprise, le choc, ou des formes plus violentes d'incidents. Ceux qui sont relativement dépourvus de pouvoir perturbent donc l'univers social pour rompre avec les formes usuelles de fabrication d'événements. Dans les cas extrêmes, on rassemble des foules dans un endroit inapproprié afin d'intervenir dans le calendrier habituel des occurrences et événements. De telles activités constituent, en un sens, des événements « anti-routine ». Cette perturbation « flagrante » du fonctionnement normal et son défi à l'univers social admis déclenchent une couverture par les *mass media*.

Le fait perturbateur devient un événement parce qu'il représente un problème pour les relativement puissants. Nous dirions qu'un événement de protestation – un sit-in d'étudiants ou un commentaire de Jerry Rubin, par exemple – reçoit l'attention des médias précisément parce qu'il est considéré comme une occurrence que « les gens sérieux » ont besoin de comprendre. Que signifie un sit-in ? Les étudiants sont-ils devenus fous ? Des secrétaires vont-elles être violées ? L'ordre est-il menacé ? Les gens qui ont intérêt à préserver les processus en cours ont besoin de réponses à ces questions avant d'élaborer une stratégie et des plans pour rétablir l'ordre. La couverture journalistique qui en

résulte traite typiquement de ce genre d'implications, et non des problèmes qui sont à l'origine de la manifestation. Par conséquent, si les activités protestataires des étudiants restent sur le devant de la scène en tant que « problème de société », c'est parce que des groupes influents sont en désaccord sur la signification de ces protestations et sur la manière dont il convient d'y répondre. D'importantes personnalités de gauche pensent qu'elles signifient que certaines institutions ont besoin d'être réformées (qu'il faut, par exemple, mettre fin à telle ou telle guerre, renforcer l'assistance à la fonction de doyen ou améliorer le pourcentage d'enseignants par rapport au nombre d'étudiants) ; des conservateurs influents pensent qu'elles signifient que les étudiants sont des fainéants et qu'il conviendrait de moins les dorloter. Les problèmes doivent leur existence à ce désaccord, sur les significations et sur les méthodes, entre divers acteurs qui ont accès aux médias. L'accent est typiquement mis sur la façon de traiter les dissidents, et non sur les questions que ceux-ci soulèvent. C'est pourquoi les leaders des révoltes étudiantes ne sont presque jamais cités *substantiellement* dans la presse (25).

Nous dirions que la couverture des manifestations étudiantes diminue au fur et à mesure que déclinent les besoins en événements de l'une ou l'autre des parties importantes en présence. Le mystère de la révolte étudiante décroît, la répétition rendant le scénario de plus en plus monotone : occupation de bâtiments-discours-réponse des administrations-arrivée de la police-matrasage de quelques têtes-arrestation des meneurs-jugements. Pas de viols, peu de dégâts, des réformes symboliques (éventuellement). Les gens peuvent retourner à leurs occupations quotidiennes ; le besoin stratégique de savoir est satisfait.

Il y a une seconde raison à la perte progressive d'utilité de ce type d'événements

(24) Cf. MYERHOFF, 1972.

(25) Cf. SALE, 1973. La situation a fini par changer à propos des activités anti-guerre, parce que les positions et les besoins en événements de la presse américaine et d'une portion importante de l'élite étaient devenus favorables au mouvement. Comme les besoins d'événements d'une partie de l'élite en sont venus à correspondre à ceux des manifestants, c'est la guerre qui est devenue le « problème » et non plus les manifestations elles-mêmes.

de routine pour les gens importants. Le fait même de rapporter de tels incidents peut être perçu comme apte à précipiter la survenue d'occurrences analogues. Certains ont donc intérêt à éliminer ces événements des informations, soit en prenant des mesures pour les éviter (en opposant moins de résistance aux revendications étudiantes, par exemple), soit en s'accordant pour ne pas en parler. La police peut ainsi interdire aux journalistes l'accès aux lieux d'émeutes dans les ghettos, et recevoir sur ce point l'appui d'hommes politiques, de responsables municipaux et même de patrons de presse. Diverses règles d'or en matière de « responsabilité de la presse » sont à la disposition des rédacteurs en chef qui choisissent de contourner les événements anti-routine. Le caractère stratégique propre à tous les événements de routine peut ainsi être perçu, de manière sélective, à des moments opportuns, pour justifier qu'on élimine une nouvelle parce qu'elle paraît avoir été mise en avant en vue, précisément, de ses effets médiatiques (26). Quand des gens importants jugent un événement potentiel trop coûteux compte tenu de leurs buts du moment, les moyens pour l'éliminer ne manquent pas.

(c) *Accès direct*. Certains articles qui paraissent dans la presse sont générés par des assembleurs qui vont « à la pêche » aux informations. Les articles de fond sont souvent de ce type, mais beaucoup de reportages factuels (« *straight news* ») sont susceptibles d'être du même genre. Les assembleurs peuvent ainsi découvrir, en épluchant les registres de la police, que « la criminalité grimpe », ou bien effectuer des interviews ou des sondages dans une population afin de déceler des changements d'attitudes. Ce travail d'information

relève de la routine, puisque la création de l'occurrence (vérification d'archives, sondage d'opinion) est une activité délibérée promue par l'effecteur au rang d'événement public. Il a toutefois ceci de particulier que le promoteur et l'assembleur sont identiques. Quand cette identité est suffisamment transparente, le média concerné peut être fustigé pour avoir manqué « d'objectivité » ou pour s'être laissé aller à une « course aux scandales » et au « journalisme à sensation ». Un des credos du « nouveau journalisme » veut cependant que cette façon de créer l'événement soit tout à fait opportune. Cette polémique représente, dans notre terminologie, un conflit sur le fait de savoir si le personnel des médias peut légitimement s'engager dans une promotion transparente d'informations, ou s'il doit continuer à avoir l'air de rapporter passivement ce qui se produit objectivement (27).

Accidents

Un accident diffère d'un événement de routine par deux aspects : (a) le fait sous-jacent n'est pas intentionnel ; (b) ceux qui le promeuvent comme événement public diffèrent de ceux dont l'activité a provoqué le fait. Dans le cas des accidents, des gens se livrent à une activité délibérée qui conduit à des faits imprévus, lesquels sont transformés par d'autres en événements. Les accidents reposent donc sur des erreurs de calcul, qui se soldent par une rupture dans l'ordre habituel des choses.

Des événements tels que la marée noire de Santa Barbara, les arrestations du Watergate, la libération de gaz neurotoxique sur le terrain d'essai de Dugway et la perte involontaire par les Américains de bombes

(26) A la suite d'une plainte concernant le refus par son journal de divulguer une nouvelle importante, un reporter du *Los Angeles Times* a écrit à H. Molotch la réponse suivante : « Nous n'avons pas publié d'article détaillé sur *** car mes rédacteurs en chef ont estimé que, l'affaire *** n'étant pas devenue un problème (*issue*) de proportions majeures englobant toute la communauté du campus, on pourrait nous accuser de créer un problème si nous lui accordions à ce stade une couverture complète. Il ne s'agit pas de retenir des informations, mais du souci qu'ont mes rédacteurs en chef d'essayer d'éviter le cas de figure où quelque chose deviendrait un problème grave précisément parce que un grand quotidien a longuement écrit dessus. » Communication personnelle à l'auteur, 8 janvier 1971.

(27) Ce qui constitue ou non une technique visiblement non objective change au fil du temps. FISHMAN (1980) raconte en détail comment l'usage de l'interview dans les reportages factuels s'est imposé comme une rupture radicale par rapport au traitement objectif de l'information. Cette technique a été introduite dans le cadre de la montée du journalisme à sensation, et fut dénoncée par les journaux les plus traditionnels.

à hydrogène au-dessus de l'Espagne ont tous pour origine des « cafouillages » à l'occasion desquels les objectifs stratégiques d'une activité donnée (comme la production de pétrole, l'espionnage politique, les recherches sur les gaz, la défense nationale) se sont retrouvés en porte-à-faux par rapport à ses conséquences.

L'accident tend à produire des résultats qui sont à l'opposé de ceux des événements de routine. Au lieu de constituer une contribution sciemment programmée à une structure sociale conçue à des fins déterminées (ou, dans le langage de la littérature, un « résultat décisionnel »), il favorise des révélations sur des points volontairement masqués, le reste du temps, par ceux qui disposent des moyens de créer des événements de routine.

Du point de vue des gens ordinaires, l'accident représente une ressource importante pour s'instruire sur les routines de ceux qui possèdent, en temps normal, les moyens psychologiques et matériels de protéger leur vie privée des regards du public. L'accident de voiture de Ted Kennedy a en partie dévoilé au public les activités et inclinations privées de cette personnalité. Comme nous l'avons soutenu ailleurs (28), un accident tel que la marée noire de Santa Barbara a donné au public local un aperçu analogue sur le fonctionnement quotidien des institutions politiques et économiques américaines.

Lorsqu'un accident émerge en tant qu'événement public, il le fait « par erreur » : on peut s'attendre – à moins que les besoins des gens influents ne diffèrent – à ce que les procédures d'élaboration d'événements de routine interviennent par la suite et de manière croissante pour le faire sortir du champ de la politique publique. Cependant, la soudaineté de l'accident et sa nature imprévue prennent les fabricants d'événements au dépourvu et font que les

puissants risquent d'en donner des versions incohérentes, contradictoires entre elles. Ce processus de rupture accidentelle, suivi de tentatives pour restaurer les significations traditionnelles, peut, d'après notre expérience, être empiriquement observé ; c'est pourquoi nous considérons que *les accidents constituent une ressource cruciale pour l'étude empirique des processus de structuration des événements* (29).

Pour leur conversion en événements, les accidents dépendent bien moins que les événements de routine des besoins d'événements des puissants. Étant donné leur aspect dramatique, sensationnel et atypique, il est difficile de nier leur existence, et des groupes habituellement dénués d'importance peuvent plus facilement acquérir de l'influence dans le processus de démarcation du temps. L'apparition d'une nappe de pétrole sur les côtes californiennes représente ainsi une occurrence remarquable pour « n'importe qui » et, en raison des preuves matérielles largement accessibles à l'expérience directe, tout reporter ou journal qui affecterait de l'ignorer serait manifestement en train de « manipuler » l'information. Autrement dit, si la fabrication d'informations aboutit à la publication de comptes rendus considérés par une multitude de gens comme différents de « ce qui s'est passé » en vertu de leurs propres besoins en événements, la légitimité de la fabrication d'informations, en tant qu'entreprise objective, s'en trouve ébranlée. Bien sûr, tous les accidents ne deviennent pas des événements publics. Des marées noires dans le Golfe du Mexique presque aussi étendues que celle de Santa Barbara ont reçu une couverture médiatique bien moindre. De même, on pouvait aisément imaginer que la fuite massive de gaz neurotoxique à Dugway (30) risquait d'être beaucoup plus catastro-

(28) MOLOTCH, 1970.

(29) Ce sont précisément ces formes d'événements qui tendent à être exclues des recherches sur le pouvoir local recourant aux techniques de la décision (cf. BANFIELD, 1962). En acceptant de considérer de manière non critique que les affaires et nouvelles qui figurent dans les journaux sur une longue période correspondent aux conflits politiques locaux de base, l'usage de la technique décisionnelle garantit que seules les questions sur lesquelles les élites sont en désaccord interne ressortiront en tant que sujets d'étude. L'obtention de conclusions pluralistes est donc garantie par ce mode même de sélection de cas.

(30) Cf. HIRSCH, 1969.

phique pour l'environnement naturel et pour la vie humaine que n'importe quelle marée noire ; pourtant, là encore, la couverture médiatique est restée relativement faible (31). Tout ceci atteste que les événements sont socialement construits et que leur valeur (« *newsworthiness* ») ne réside pas dans leurs caractéristiques objectives.

Scandales

Les scandales partagent certains traits des accidents et des événements de routine, mais en diffèrent par d'autres aspects. Un scandale implique la transformation d'une occurrence en événement par l'activité intentionnelle d'individus (nous les nommerons « informateurs ») qui, pour une raison ou une autre, ne partagent pas les stratégies de fabrication d'événements des effecteurs de l'occurrence. Comme pour l'événement de routine, le fait déclenchant est voulu et l'événement est promu mais cette fois, en revanche, la promotion n'est pas l'œuvre de ceux qui sont à l'origine du fait. Du reste, la conversion en événement constitue généralement une surprise pour les acteurs initiaux. Ainsi, c'est très délibérément que Ronald Reagan n'a pas payé d'impôts sur le revenu pour 1970-1971 mais, ce faisant, il ne s'attendait pas à voir la chose apparaître dans les journaux. On présume que Dita Beard a rédigé la célèbre « note ITT », mais ne l'envisageait pas non plus comme un événement public (l'*affaire* ITT est issue d'une tentative d'ITT pour mettre fin au scandale en niant l'occurrence déclenchante). Un scandale exige la coopération volontaire d'au moins un acteur social dont le pouvoir et la légitimité reposent soit sur une expérience de première main (le témoin oculaire), soit sur sa position dans la structure sociale (quelqu'un qui provoque des fuites de notes ou de documents du Pentagone, par exemple). Mieux ces deux conditions sont remplies, plus la

capacité de générer un scandale est grande. Là encore, cette capacité se trouve de manière disproportionnée entre les mains des élites, mais leurs valets aussi sont stratégiquement bien placés. Comme l'accident, le scandale révèle des aspects normalement cachés des vies individuelles ou des processus institutionnels.

Le massacre de My Lai est un des exemples les plus spectaculaires de scandale. Il ne s'agit pas d'un événement de routine, car ceux qui furent à son origine – qu'on les définisse comme les troupes sur le terrain ou comme le président et les généraux – ne s'attendaient pas à ce que cette tuerie soit relatée. L'itinéraire tortueux suivi par cette occurrence (qui a mis vingt mois à devenir un événement public) a été retracé de manière assez détaillée (32). My Lai a d'abord été présentée comme une offensive de routine réussie contre des soldats Viêt-cong ; ce n'est que plus tard qu'elle fut transformée en « massacre ». Dans d'autres scandales, des gens haut placés se « dénoncent » les uns les autres comme, par exemple, lorsque des réformateurs politiques exposent les rouages de « la machine », ou quand des leaders politiques mènent une guerre intestine pour éliminer des opposants (cas des scandales Fortas, Dodd ou Goldfine aux États-Unis). Bien sûr, des scandales peuvent aussi arriver lorsque les statuts sont plus asymétriques : ce fut peut-être un simple employé qui révéla l'affaire des impôts de Reagan, et ce fut un caporal de l'armée qui vendit la mèche pour My Lai. Quand l'informateur est d'un statut relativement peu élevé et ne dispose pas du soutien d'un groupe puissant, le montage d'un scandale peut néanmoins se révéler une affaire assez ardue (cf. My Lai) et se solde souvent par un complet échec. Il est par ailleurs fréquent qu'un accident déclenche une série de scandales, comme le montrent la marée noire de Santa Barbara et le cas des témoignages de McCord et Dean après les arrestations du Watergate.

(31) Cf. LESTER, 1971.

(32) Voir le *New York Times*, 20 novembre 1969 ; *The Times* (Londres), 20 novembre 1969.

Heureux hasard (*serendipity*)

Un quatrième type d'événement, l'heureux hasard, présente des traits communs avec l'accident et l'événement de routine. L'heureux hasard repose sur un fait qui n'est pas prévu (comme les accidents), mais est mis en avant par l'effecteur lui-même (comme les événements de routine). Les exemples d'événements de ce type sont difficiles à trouver en raison même d'une de leurs caractéristiques, qui est que leur effecteur/promoteur les déguise pour leur donner l'apparence de la routine. Les héros autoproclamés sont peut-être une variante des effecteurs d'heureux hasards : quelqu'un réalise, sans le faire exprès, un acte donné, qui se solde par l'accomplissement d'une tâche courageuse et socialement désirée. Alors, par le biais d'une autopromotion (ou, du moins, d'une approbation tacite), l'intéressé convertit un accident en acte délibéré.

A la différence de l'accident, le fait sous-jacent à ce type d'événements reste inobservé et peut-être inobservable pour les membres des publics. Étant donné que l'agent peut transformer l'incident involontaire en un événement de routine au cours de ses activités de promotion, les gens ne reçoivent pas le genre d'informations que les scandales et accidents procurent. Comme les heureux hasards sont difficiles à distinguer des événements de routine, ils sont aussi inexploitable pour l'investigation sociologique que les accidents sont exploitables. Sociologiquement parlant, ce sont les moins utiles de tous les types d'événements.

En guise de résumé, le tableau ci-dessous présente les quatre types d'événements répartis en fonction de deux variables : le degré d'intentionnalité du fait sous-jacent et l'identité de celui qui – effecteur ou informateur – s'occupe de la promotion.

Schéma de classification des événements

	Réalisation intentionnelle	Réalisation non intentionnelle
Promu par l'effecteur Promu par un informateur	Routine Scandale	Heureux hasard Accident

CONCLUSION

Conformément aux exhortations de Gans (33), nous avons tenté de prendre un nouveau départ en matière d'étude des informations. De notre point de vue, les médias ne reflètent pas un « monde extérieur », mais les pratiques de ceux qui ont le pouvoir de conditionner l'expérience des autres. Harold Garfinkel a défendu une thèse analogue à propos de dossiers cliniques qu'il a examinés ; au lieu d'envisager les dossiers d'une institution comme représentant fidèlement quelque chose qui s'est produit, on peut plutôt voir en eux les pratiques organisationnelles de gens qui remplissent systématiquement des dossiers. Garfinkel

conclut qu'il y a « de bonnes raisons organisationnelles à de mauvais dossiers cliniques ». Et ces « bonnes raisons » sont le sujet de la recherche, car elles expliquent bien l'organisation sociale de l'institution.

Nous pensons que les *mass media* aussi devraient être envisagés comme de mauvais rapports cliniques. Dans la foulée de Garfinkel, notre intérêt pour leurs « mauvais » aspects ne repose pas sur les opportunités de critique et d'étalage d'ironie qu'ils offrent, mais sur la possibilité de comprendre comment le produit en vient à ressembler à ce qu'il est – autrement dit, quelles sont les « bonnes raisons ». Nous préconisons d'examiner les médias pour découvrir les besoins en événements et les

(33) GANS, 1972.

méthodes qui permettent à ceux qui y ont accès de déterminer l'expérience des publics. Nous pouvons rechercher les méthodes par lesquelles l'hégémonie idéologique se réalise à travers l'examen des comptes rendus (*records*) qui sont produits.

Vue de cette manière, notre approche des *mass media* consiste à rechercher non pas la réalité, mais les objectifs qui sous-tendent les stratégies de création d'une réalité plutôt que d'une autre. Lire le journal, en tant que citoyen, comme un catalogue des faits importants de la journée, ou l'utiliser, en tant que chercheur en sciences sociales, pour choisir de façon non critique des sujets d'étude, c'est accepter comme étant la réalité le travail politique de constitution d'événements opéré par ceux qui se trouvent détenir le pouvoir. C'est seulement dans les accidents et, à un degré moindre, dans les scandales, que ce travail

politique de routine se trouve dans une certaine mesure débordé, ce qui permet l'accès à des informations directement hostiles à ces groupes qui gèrent habituellement la création d'événements publics. Les recherches futures sur les médias et sur la dynamique du pouvoir gagneraient à prendre en considération cette « seconde face du pouvoir » (34). Plus profondément, les sociologues qui ont coutume de prendre leurs thèmes de recherche et leurs constructions conceptuelles tels qu'ils sont fournis par les *mass media* et d'autres sources analogues pourraient souhaiter dégager leur réflexion du résultat des activités délibérées d'acteurs dont les intérêts et besoins en événements diffèrent peut-être des leurs.

*Traduit de l'anglais
par Marie-Christine GAMBERINI.*

(34) Cf. BACHRACH et BARATZ, 1962 ; EDELMAN, 1964.

RÉFÉRENCES

- APPELBAUM R. (1973), « Social mobility : a study in the reification of sociological concepts », Department of Sociology, University of California, Santa Barbara (polycopié).
- BACHRACH P., BARATZ M. (1962), « The two faces of power », *American Political Science Review* 56 (décembre), p. 947-952.
- BANFIELD E. (1962), *Political Influence*, Free Press, New York.
- BOORSTIN D. (1961), *The Image : A Guide to Pseudo Events in America*, Harper and Row, New York.
- BREED W. (1955), « Social control in the newsroom », *Social Forces* 33 (mai), p. 326-335.
- CICOUREL A. (1968), *The Social Organization of Juvenile Justice*, Wiley, New York.
- CIRINO R. (1970), *Don't Blame the People : How the News Media Uses Bias, Distortion and Censorship to Manipulate Public Opinion*, Diversity Press, Los Angeles.
- DEWEY J. (1927), *The Public and Its Problems*, Holt, Rinehart, New York.
- EDELMAN M. (1964), *The Symbolic Uses of Politics*, University of Illinois Press, Urbana.
- FISHMAN M. (1980), *Manufacturing the News*, University of Texas Press, Austin.
- GANS H. (1972), « The famine in American mass communications research : comments on Hirsch, Tuchman and Gecas », *American Journal of Sociology* 77 (janvier), p. 697-705.
- GARFINKEL H. (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Prentice Hall, Englewood Cliffs.
- GIEBER W. (1964), « News is what newspapermen make it », in L.A. DEXTER, D.M. WHITE, *People, Society and Mass Communication*, Free Press, New York, p. 173-180.
- (1956) « Across the desk : a study of 16 telegraph editors », *Journalism Quarterly* 43 (automne), p. 423-432.
- HIRSCH S. (1969), « On uncovering the great nerve gas cover-up », *Ramparts* 3 (juillet), p. 12-18.
- LESTER M. (1971), *Toward a Sociology of Public Events*, Unpublished Masters Paper, University of California, Santa Barbara.
- LIEBLING A.J. (1949), *Mink and Red Herring : The Wayward Pressman's Casebook*, Doubleday and Company, Garden City.
- MANELA R. (1971), *The Classification of Events in Formal Organizations*, Institute of Labor and Industrial Relations, Ann Arbor (polycopié).
- MILLER G., GALANTER E., PRIBRAM K. (1960), *Plans and the Structure of Behavior*, Holt, Rinehart and Winston, New York.

- MOLOTCH H. (1970), « Oil in Santa Barbara and power in America », *Sociological Inquiry* 40 (hiver), p. 131-144.
- MOLOTCH H., LESTER M. (1972), « Accidents, scandals and routines », Communication présentée aux rencontres de l'American Sociological Association, New Orleans.
- (1975) « Accidental news : the great oil spill as local occurrence and national event », *American Journal of Sociology* 81, p. 235-260.
- MYERHOFF B. (1972), « The revolution as a trip : symbol and paradox », in P.G. ALTBACH and R.S. LAUFER (éds), *The New Pilgrims : Youth Protest in Transition*, David McKay, New York, p. 251-266.
- ROTH J. (1963), *Timetables : Structuring the Passage of Time in Hospital Treatment and Other Careers*, Bobbs-Merrill, New York.
- SALE K. (1973), « Myths as eternal truths » (*More*) : *A Journalism Review* 3 (juin), p. 3-5.
- SCHUTZ A. (1966), *Collected Papers*, vol. 1, III, Martinus Nijhoff, La Haye.
- SHIBUTANI T. (1966), *Improvised News*, Bobbs-Merrill, New York.
- TUCHMAN G. (1972 a), « Objectivity as strategic ritual », *American Journal of Sociology* 77 (janvier), p. 660-679.
- (1972 b) *News as controlled conflict and controversy*, Department of Sociology, Queens College, New York (polycopié).
- (1973) « Making news by doing work : routinizing the unexpected », *American Journal of Sociology* 79 (juillet), p. 110-131.
- WHITE D.M. (1964), « The gatekeeper : a case study in the selection of news », in L.A. DEXTER, D.M. WHITE, *People, Society and Mass Communications*, Free Press, New York, p. 160-172.
- WILSON T. (1970), « Conceptions of interaction and forms of sociological explanation », *American Sociological Review* 35 (août), p. 697-710.
- ZIMMERMAN D., POLLNER M. (1970), « The everyday world as phenomenon », in J. DOUGLAS (éd.), *Understanding Everyday Life*, Aldine, Chicago, p. 80-103.